

Nevermind

13 histoires grunge et noires

Textes de :

Ingrid Astier, Marion Chemin, Stéphane Le Carre,
Jean-Noël Levavasseur, Jean-Luc Manet, Olivier Martinelli,
Cyrille Martinez, Mathias Moreau, Guillaume de Prat,
Frédéric Prilleux, Nicolas Rouillé, Caroline Sers, Marie Vindy

Illustrations de Jean-Christophe Chauzy

Ouvrage dirigé par Jean-Noël Levavasseur

Pour les illustrations :
Jean-Christophe Chauzy © Libella, Paris, 2013

Pour les titres de chapitre :

« In bloom » – « Lithium » – « Come as you are » –
« Something in the way » © K. Cobain/Virgin Songs Inc,
EMI Consortium Music Publishing France SAS

« Breed » – « Polly » – « Territorial pissings » – « Drain you » –
« Lounge Act » – « On a plain » © K. Cobain, D. Grohl,
K. Novoselic/Virgin Songs Inc,
EMI Consortium Music Publishing France SAS

« Stay away » © K. Cobain/Virgin Songs Inc, The End of music,
EMI Consortium Music Publishing France SAS

“Smells like Teen Spirit » – « Endless, Nameless » © K. Cobain,
D. Grohl, K. Novoselic/The End of music, Primary Wave Tunes,
MJ Twelve Music, Murky Slough Music, EMI Consortium Music
Publishing France SAS, EMI Music Publ France, Société PECF,
Kobalt Music Publishing Limited

Mention « Nevermind » : sous-titre de “Smells like Teen Spirit »
© K. Cobain, D. Grohl, K. Novoselic/The End of music,
Primary Wave Tunes, MJ Twelve Music, Murky Slough Music,
EMI Consortium Music Publishing France SAS, EMI Music Publ
France, Société PECF, Kobalt Music Publishing Limited

Pour le texte :
© Libella, Paris, 2013
ISBN 978-2-283-02704-2

« SMELLS LIKE TEEN SPIRIT »

Caroline Sers

Les murs sont blancs, sauf dans les couloirs. Là, ils ont peint en vert jusqu'à hauteur de hanche. Jusqu'aux rampes. Idéales pour s'agripper le long du chemin vers le réfectoire. Ça lui permet de partir sans canne. Il refuse de parler de déambulateur, même si chaque fois qu'il arrive dans la salle commune, il se trouve toujours une aide-soignante pour lui dire, sur un ton oscillant entre la réprimande douce et le reproche ouvert :

– Alors, monsieur Cobin, on a encore oublié son déambulateur ? Ce n'est pas raisonnable !

Ce vert est immonde, délavé, comme une chambre d'enfant mièvre qui aurait viré avec le temps. Ils en ont mis partout, de ces touches de rappel de leur mauvais goût. Avec des fleurs en plastique. Roses et orange. Voir ça, ça donne envie de jeter des pots de peinture sur les murs, le sol, les plafonds, de bomber des graffitis partout... C'est ce qu'il a commencé à faire dans sa chambre – dessiner une grande fresque. Quand ils l'ont vue, ils lui ont



confisqué son bic. Maintenant, pour écrire, il doit se farcir la salle commune, sous surveillance.

Raclures de bidets ! Gouigniafiers ! Bachibouzouks ! Allez crever dans un égout à ciel ouvert !

Il les regarde fixement, sans rien dire, tournant et retournant les mots dans sa tête, pour lui tout seul. Il a décidé de ne plus proférer un son. En repréailles. Et ce n'est qu'un début.

– Alors monsieur Cobin, on ne mange pas aujourd'hui ?

Mais si, tu vois bien que je bâfre ! Créatine ! Il les injurie toutes dans sa tête. Toutes. Il n'y a que des femmes ici. Ou presque. Normalement, les hommes meurent en premier. Pas lui. Pas de chance.

Jusqu'au printemps, ça allait. Ça pouvait aller. Il avait trouvé une routine, ne pensait pas trop. Un enchaînement de gestes mécaniques qui rythmaient ses journées et permettaient au temps de s'écouler. Et puis ça s'est grippé. Tout s'est arrêté.

C'était un dimanche. Jour de visite de sa fille. Elle est belle, sa fille, vive, enjouée, avec toujours une anecdote drôle à lui raconter. Des histoires qu'elle doit mettre de côté pour le jour où elle va voir son vieux père. Elle reste toujours au moins deux heures en sa compagnie et relance la conversation quand elle fléchit. Ce jour-là, elle était avec Cédric, son fils aîné. Quinze ans. Chaque fois, elle amène un seul de ses trois enfants. Ça leur fait un roulement... Ils sont déjà bien gentils d'accepter de venir jusqu'ici. Lui, quand il avait leur âge, il redoutait plus que tout les visites à sa grand-mère. Elle habitait à la campagne, une maison sombre. Elle n'aimait pas ouvrir les volets, ça risquait de défraîchir le papier peint, et se

plaignait en continu. Il fallait rester là, assis, à l'écouter. Tous les dimanches. Il n'a jamais voulu imposer ce rituel à sa fille. Mais c'est le jour où elle préfère venir. Le plus simple pour elle.

Cédric. Il ne l'avait pas vu depuis un bon moment. Pour un peu, il lui aurait demandé son nom, à ce type... Ses cheveux. Longs. Dans la figure. Son allure. Son pantalon déchiré, sa chemise sans forme sur un tee-shirt passé. Et cette mèche sur les yeux, qu'il repoussait d'un mouvement de tête à l'efficacité éphémère. Il n'avait pas blondi ? Quand il avait vu le fil blanc qui sortait d'une de ses oreilles, il avait questionné très vite, alarmé :

– Mais qu'est-ce que c'est ? Il a un problème d'audition ?

Sa fille avait souri. Non, c'était juste son écouteur, relié à son téléphone.

– Coupe cette musique ! avait-elle lancé à son fils sur un ton mi-enjoué mi-impératif.

Cédric avait ôté son écouteur après un instant d'hésitation. Sans soupirer ni lever les yeux au ciel. Il respectait ses « vieux ». Mais juste assez lentement pour marquer le coup.

C'était là que ça s'était produit. D'un coup, il s'était vu par les yeux de Cédric. Un vieux gâteux qui ne sait même pas ce qu'est un casque pour écouter de la musique. Un sénile à qui l'on rend visite une fois de temps en temps, par discipline. En inspirant, il lui avait même paru sentir une odeur suspecte. Un relent de renfermé. De vieillard mal tenu. Il était là, assis dans un fauteuil garni de coussins pour plus de confort, captivé par la conversation de sa fille alors que lui-même n'avait rien à raconter. Que pouvait-il dire de sa vie ? Les ragots du réfectoire – le « res-

taurant », comme l'appelait le personnel sur injonction de la direction ? La chronique des décès ? Les vieux souvenirs mille fois rabâchés ? Même lui les trouvait ennuyeux ! Cédric avait raison de préférer écouter sa musique. Pour lui, ce n'était qu'un après-midi perdu. Mais eux, tous les vieux qu'il fallait bien croiser même si leur vision plombait le moral, ils allaient rester là, entre eux, arpentant les couloirs à petits pas.

Vieux schnocks ! Gâteux ! Incontinents puants ! Séniles volubiles !

Il avait passé la fin de l'après-midi à ruminer, après le départ de sa fille et de son petit-fils.

Il avait pris lui-même la décision d'entrer « en maison », comme le disait sa mère. Dans son troisième étage sans ascenseur, chaque jour exigeait plus d'efforts que le précédent. Monter et descendre, faire ses courses, cuisiner, tenir son intérieur... Il avait eu de l'aide, à un moment. Des filles qui passaient, jamais les mêmes, un peu brusques, pas attentives. Quitte à ne plus se sentir chez lui, il avait préféré opter pour ce qui lui était apparu comme le plus confortable pour tout le monde. Sa fille ne s'inquiéterait plus, et lui pourrait se concentrer sur sa santé. Oublier les contingences pour mobiliser ses forces. Les premiers mois, cela avait fonctionné à merveille. Contrairement à ceux qui quittaient leur maison contraints et forcés, il avait bien vécu le changement, ragaillard. Il sortait tous les jours faire le tour du quartier, prenait un café ici et là en observant les passants, profitait du moindre rayon de soleil. Ses jambes le portaient mieux, lui semblait-il. C'était venu insidieusement, peu à peu. Les gens l'intéressaient moins. Le café lui semblait plus loin. Un jour, des lycéens l'avaient bousculé. Pas intentionnellement,

non. Juste sans faire exprès. Il avait perdu l'équilibre et son épaule avait heurté un poteau. On l'avait ramassé, reconduit à la « maison ». Il avait espacé ses sorties, jusqu'à y renoncer complètement. Après tout, ils avaient une cour intérieure agrémentée de belles plantes en pots. C'était plus raisonnable. Il avait mis sa routine en place.

Et puis Cédric et ses écouteurs... Sa mère et ses vêtements troués.

Plus question de subir les règles. Les siennes, celles de la « maison ». Il avait pensé un moment partir avec panache. Quel panache ? Prendre en otage la vieille du 103 qui mettait TF1 à fond et attendre que le GIGN le descende ? Voler ses neuroleptiques à celle du 208 pour qu'elle sombre dans la folie et mette la maison à sac ? Envoyer des lettres à la DASES pour se plaindre du personnel ? C'était sur cette dernière idée qu'il avait arrêté d'y penser. Vraiment rien d'excitant.

Prendre les armes. Les siennes.

Inciter les autres à faire de même.

Au départ il a eu du mal à les déterminer, ses armes. Il a commencé par cesser de se laver. Il a été incommodé par l'odeur. Mais ça a eu le mérite d'écarter les autres de lui. Qu'ils viennent de moins en moins le voir, ça lui va tout à fait ! Puis il a changé de stratégie. Pas d'odeur, mais du relâchement. Il a fait des trous dans ses vêtements. Refusé qu'on les reprise. Il a laissé pousser ses cheveux. Vigoureux pour un homme de son âge ! Ils lui tombent devant les yeux. Parfois, il lève une main pour repousser sa mère. Résultat éphémère.

Elles n'ont pas renoncé, les filles. Toujours une pour lui dire, avec ce ton directif qu'il exècre, et trop fort comme s'il était sourd :

– Alors, monsieur Cobin, vous avez vu votre gilet? Faut en changer! Et puis nous faire le plaisir de couper ces cheveux!

Quand elles lui parlent, il les regarde dans les yeux et ne répond pas. Après un instant, il reprend sa route. Accroché à la rampe le long des murs. Sans canne. En traînant des pieds.

Aux autres pensionnaires aussi il a cessé d'adresser la parole. Il se contente de les regarder. Personne n'ose fixer ses yeux larmoyants. Et il les insulte silencieusement. Il connaît de plus en plus de gros mots.

Anacoluthé! Gérontophile! Albinos! Moustique!

– Alors, monsieur Cobin, elle ne vous plaît pas, la compote? Il faut manger, sinon on va devoir vous mettre la perfusion...

La perfusion! C'est leur grande menace, ici. Perfuse-toi un peu de LSD, ça va te décoincer! La femme plantée devant lui est maigre comme un coucou, avec des mèches courtes décolorées. Elle le regarde avec un rictus aux lèvres, tentative de sourire pour atténuer l'agression. Elles sont toutes tendues, ici. Toutes sur les nerfs, courant d'une chambre à l'autre avec leurs balais, pestant contre ceux qui appellent pour un verre d'eau ou un livre tombé à terre. Des kilomètres que ça leur fait faire dans les couloirs! Avec des sabots en plastique de mauvaise qualité, ça use... À une époque, il aurait eu pitié d'elles. Peut-être même se serait-il mobilisé pour améliorer leurs conditions de travail. Pétition, rendez-vous chez la direction, contact

avec le journal local... Maintenant, il les regarde sans rien dire, avec la tentation de laisser couler un filet de bave de sa bouche.

Finalement, il saisit sa petite cuillère, la plonge dans le pot ouvert et la remonte vers sa bouche. La moitié tombe sur la table. Avec un air contrit, il éponge d'un coup de manche, avant que la fille n'ait eu le temps de passer un coup d'essuie-tout. Puis il recommence. La cuillère, le pot, l'inclinaison, la chute, la manche. Et encore. La fille finit par tourner des talons. Il mange un peu, c'est tout ce qu'elle veut.

Quel ennui ! Mais reste donc ! Joue le jeu ! Distrais-moi !

Il faudrait qu'ils s'y mettent tous. Que chacun sorte des clous. L'anarchie et le chaos... Toute la petite bande de vieux – surtout de vieilles – de la maison. Mais ils sont trop ratatinés.

Vistemboire ! Scandale des temps modernes ! Choc anaphylactique !

Avec sa fille, il atténue le personnage. Il ne veut pas l'alarmer. Il n'a pas envie de jouer avec elle. Elle est gentille, sa fille. Et belle. Il a toujours eu un faible pour elle. Dès qu'elle est née. Sa femme le lui a reproché, d'ailleurs. Elle disait qu'elle passait toujours au second plan, depuis la naissance de la petite. Il n'y pouvait rien. Il a toujours trouvé que sa fille, c'était sa femme en mieux. Jolie comme un cœur, mais toujours souriante. Pleine d'esprit, mais jamais ironique. Quand le petit était né, il ne l'avait presque pas regardé. C'était devenu le chéri de sa femme. Elle lui trouvait toutes les qualités. Il était tendre, lui. Il était attentif, lui. Il était sensible, lui.

Il ne vient jamais le voir. Installé en Asie. Loin, avec beaucoup de travail. Il envoie une carte, se fend d'un coup de fil à Noël.

Dans sa chambre, il essuie vaguement la compote sur sa manche. Elle va sécher et fera comme une croûte. Ça ne sent pas, la pomme. Puis il s'installe dans son fauteuil, près de la fenêtre. Elle ne peut que s'entrebâiller. Faudrait pas que les pensionnaires s'échappent... Au plus fort de l'été, quand le soleil donne tout l'après-midi, l'atmosphère devient torride. À peine un filet d'air par la fente... Ce n'est pas de là que viendra le salut.

Quand il rentre dans sa chambre, après avoir vu les autres, et les filles, il se sent vide. Passé l'adrénaline de la provocation, il éprouve une fatigue intense. C'est devenu ça, sa vie ? Des défis minables s'adressant à des vieux plus étanches ou à des filles épuisées par des rythmes hachés ? À quoi bon ? Ça le distrait de moins en moins longtemps. Comment faisait-il, avant ? Il lisait, se promenait... La simple idée de ces occupations le fatigue, aujourd'hui. Des bouche-trous, des tentatives pour neutraliser le temps, l'effacer. Quand il y pense, il n'a fait que ça toute sa vie. S'étourdir pour ne pas voir les heures. Travailler – même chez lui, le soir –, courir d'une occupation à l'autre, s'inventer des obligations. Ah non, pas le temps, trop de choses, le mois prochain, on verra, plus tard... Tout ça pour se retrouver là, maintenant, sur son fauteuil, devant une télé qui n'arrive même plus à retenir ne serait-ce qu'une bribe de son attention – c'est le règne des décérébrés, des jeunes à la grammaire chancelante tentant d'exprimer laborieusement les deux idées qu'ils croient avoir. Les garçons ont les cheveux courts, on a dit aux

filles de s'habiller légèrement, et les uns comme les autres pérorent en espérant devenir riches et célèbres. La seule émission qu'il parvient encore à regarder, c'est une chose improbable où des hommes et des femmes tentent de sortir vainqueurs d'épreuves absurdes, telles que courir sur des rouleaux pour traverser un plan d'eau, ou se balancer à une corde pour atteindre une plate-forme, toujours entourée d'eau. Ils n'y parviennent que très rarement mais recommencent, toujours souriants, sous les commentaires absurdes des deux voix off. C'est bien sa vie, ça...

Dire qu'il a pris soin de lui pendant des années, s'obligeant à faire du sport, à manger léger, bio, régime crétois, pour rester en forme... Et maintenant cette forme le coince ici, dans son fauteuil, alors que la plupart de ses amis, de ses collègues et de ses connaissances masculines en général sont morts depuis plusieurs années. Bon sang ! Il aurait dû en profiter un max ! Tout tester. Se bâfrer. Picoler. Prendre du bon temps. Au pire, il serait libéré, maintenant. Au meilleur, plutôt...

Sportif inconséquent ! Marathonien daltonien !

Bien sûr il y a sa fille, ses petits-enfants. Mais ils ont déjà de bons souvenirs de lui. Ils pourront vivre avec. Inutile de risquer de n'en laisser que de mauvais. Et puis elle ressemble à quoi, maintenant, leur relation ? Des visites contraintes pour les plus jeunes, des discussions un peu gênées, un peu figées la plupart du temps. Il est tellement heureux lorsqu'il trouve quelque chose à leur dire qui semble les intéresser !

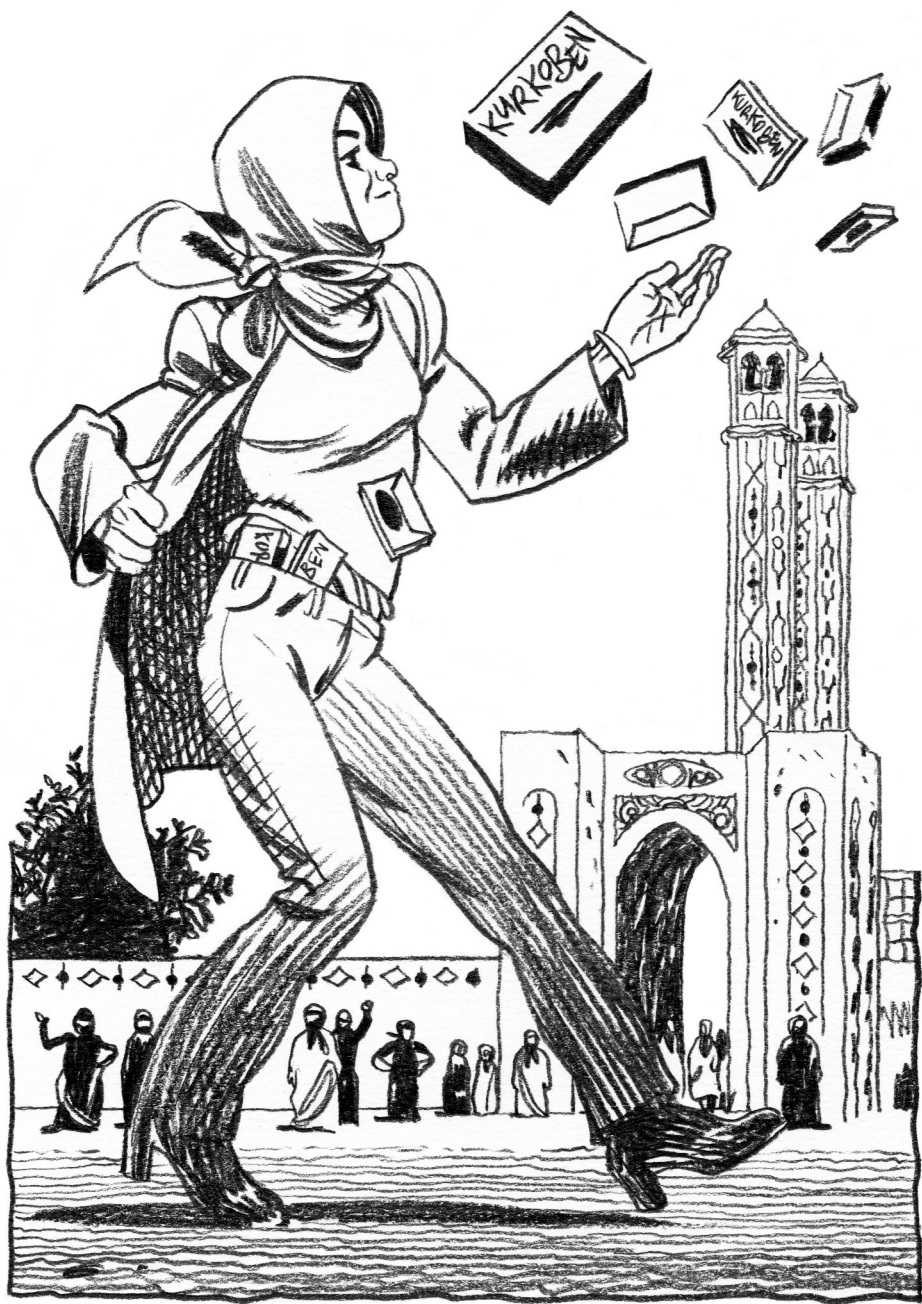
C'est dimanche, aujourd'hui. Sa fille ne va pas tarder. Elle est ponctuelle. Et jolie. Et vive. Un rayon de soleil.

Des pas dans le couloir. La voilà.

Elle est accompagnée de Cédric. Toujours cheveux longs. Toujours dégingandé. Toujours son écouteur dans l'oreille. Il ne fait aucun commentaire, que sa fille n'oblige pas le petit à arrêter sa musique une fois encore. Il s'en fiche qu'il n'écoute pas leur conversation. C'est bien de son âge. Ce qu'il voudrait lui glisser, en douce, c'est de bien tout essayer. De ne pas hésiter. De ne pas faire attention à sa santé. Mais si sa fille entend ça, elle ne reviendra pas...

Il guettait le bon moment quand c'est arrivé. Une sensation de serrement dans la région du cœur, le souffle court, un étourdissement, un voile noir et les voix qui s'éloignent... Il s'est senti partir et s'est laissé aller comme dans un lit au matelas de plume, dans une ouate accueillante, chaude, douce, qui permet de tout oublier. C'est fini, il est libéré, il part, vogue, libre, enfin li...

– Alors, monsieur Cobin, vous nous avez fait peur ! Faut pas nous faire des blagues comme ça ! Enfin, heureusement que votre petit-fils a fait un stage de secourisme, hein ! Vous pouvez le remercier !



« IN BLOOM »

Nicolas Rouillé

All our pretty songs

22 h 58. Seule éveillée dans le petit appartement rue du Martyr-Djahan-Ara, un doigt sur la touche pause, un œil sur les cristaux rouges du réveil, l'autre qui surveille la porte, Roshanak attend son rendez-vous hebdomadaire. Dans moins de deux minutes, à travers grésillements et interférences, Voice of America va délivrer le tube de la semaine. Elle patiente le ventre noué, dans l'angoisse de voir son père débarquer à l'improviste. À dix-neuf ans, j'en suis encore à me cacher sous les draps pour écouter du rock ! se dit-elle. Son père désapprouverait sans doute cette musique décadente, mais ce n'est pas non plus l'ayatollah Khomeiny. À son âge, elle pourrait lui tenir tête. Son amie Firouzeh, elle, va à des fêtes et voit des garçons en cachette. Alors que moi, je ne connais rien à la vie, songe-t-elle désabusée. Sa seule fenêtre sur le monde du plaisir, c'est Sedaye America : trois minutes trente d'évasion sonore. C'est peu, mais pour elle c'est énorme.

22 h 59. Roshanak augmente légèrement le volume. Les grésillements redoublent, à croire que le Guide suprême en personne s'est relevé exprès pour faire frire des côtelettes. Elle imagine le vieillard enturbanné faire irruption dans sa chambre et la traîner par les cheveux jusqu'au comité de quartier pour lui administrer des coups de fouet. Quand elle pense à Réza et son ghetto-blaster. À côté, son petit radiocassette paraît bien ridicule. Est-ce pour autant qu'il a peur ? Ce n'est pas pareil, se disculpe-t-elle, Réza est un garçon. Plutôt mignon d'ailleurs...

23 heures. Roshanak approche l'oreille du haut-parleur mais la voix de l'Amérique reste inaudible. Tant pis. Elle relâche la pause, l'enregistrement commence. Après d'interminables secondes, les parasites s'évanouissent, laissant place à un silence inhabituel à Téhéran. « Oh non, pas ça ! » soupire-t-elle, craignant une panne d'électricité. Pourtant le voyant rouge est allumé. Elle tourne la molette, toujours rien, elle pousse le volume au maximum, quand soudain un son perfore la nuit et la percute en pleine poitrine. Elle n'a pas le temps de reprendre son souffle, une deuxième salve la plaque au lit. Elle a l'impression que les murs se lézardent en tous sens. Une seconde, elle songe à un missile, mais la guerre est finie depuis trois ans. Il ne s'agit pas non plus d'un tremblement de terre. Étrangement, elle n'est pas inquiète. Elle ne pense même pas à baisser le volume, son père lui est sorti de l'esprit. Elle se sent bien, incroyablement bien. Nouvelle charge après un court répit. Elle reconnaît le son d'une guitare, épais et tranchant, une lame de tronçonneuse sur un bloc de béton, un son qui pénètre au plus profond de son organisme.

Roshanak ferme les yeux. Le toit et les murs disparaissent, elle est seule dans son lit au sommet de l'immeuble, face aux étoiles. Une voix d'homme à la fois intrigante et rassurante perce l'obscurité, monte en puissance soutenue par la guitare puis explose en un cri d'une telle force qu'il balaye tout et l'entraîne, elle et son lit. Cheveux au vent, drap remonté sur la poitrine, elle se laisse porter avec délices par le magma sonore sur lequel surnage cette voix envoûtante. Elle voit défiler au ralenti la rue du Martyr-Djahan-Ara, elle reconnaît des amis, des voisins, un marchand ambulancier, une femme qui marche à pas rapides. Ils ont l'air tellement tristes, elle voudrait leur crier de la rejoindre, mais la vague l'emporte, irrésistible, vers des faubourgs inconnus. La voix se tait, laissant place à un solo de guitare grinçant, le son d'une porte condamnée qu'on cherche à entrouvrir. Roshanak n'a pas le temps de se demander ce que cacherait une telle porte, le reflux s'amorce, et son lit s'échoue dans la chambre au moment où le son meurt.

He's the one

Roshanak émerge au bruit des klaxons dans la rue. Encore empêtrée dans le sommeil, elle a le souvenir confus d'un rêve doux et violent, une impression de revenir de très loin. Le radiocassette bourdonne, elle n'a pas arrêté l'enregistrement avant de sombrer. Elle rembobine la cassette et appuie sur play. L'enregistrement est impeccable, elle n'en revient pas. Elle qui, chaque semaine depuis six mois, écoute Sedaye America, elle n'a jamais rien entendu de semblable. L'annonce avant le morceau est saturée de parasites, pourtant au fil des écoutes elle finit par distinguer un nom répété à plusieurs reprises : Kurkoban.

À l'université, Roshanak interroge ses amies mais aucune d'elles n'a écouté la radio la veille au soir. Plus étrange encore, personne n'a entendu parler de ce Kurkoban, pas même Réza, elle a chargé Firouzeh de lui demander. Au bout de quelques jours, elle se rend à l'évidence : elle est la seule de son quartier à avoir entendu cette musique, à avoir perçu ce cri. Peut-être la seule à Téhéran, la seule en Iran. Elle se sent dépositaire de quelque chose de vital et cela l'emplit de fierté. Chaque fois qu'elle écoute ce morceau, elle est parcourue d'une énergie nouvelle qui ne demande qu'à exploser. Depuis la Révolution, la peur a gouverné sa vie. Peur des missiles irakiens, peur qu'on envoie son frère à l'étranger pour lui éviter de partir au front comme tant de jeunes de son âge, peur de dire ce qu'elle a en tête, de regarder un garçon dans les yeux, de lui parler, d'écouter de la musique, de s'habiller comme elle veut. Peur de ce que va penser son père... Avec Kurkoban, elle sent tout cela s'éloigner. Elle l'imagine en héros viking, cheveux longs, torse nu, brandissant sa guitare comme une épée. Cet électrochoc qu'elle a ressenti l'autre nuit, d'autres pourraient le ressentir. Maintenant tout lui paraît possible, ce qu'elle a entre les mains est une bombe.

Don't know what it means

Dans le bus bondé, Roshanak se sent plus angoissée qu'avant un examen. Après plusieurs jours d'écoute intensive, elle a décidé qu'il était temps de diffuser Kurkoban à la faculté. Elle a fait cinq copies de la cassette qu'elle porte autour de la taille, glissées dans la ceinture. Elle sait qu'elle court un risque énorme. Il lui faudra passer le contrôle à la porte de l'université, cette petite pièce sombre où règne Lady Cerbère, le cauchemar des étu-

diantes, raide dans son uniforme vert islam, capable de détecter à vingt mètres un soupçon de maquillage, un Levis dissimulé sous le pantalon réglementaire ou des boucles d'oreilles sous un foulard. Cerbère Khanoum risque bien de flairer la ceinture kurkobénisée avant même que Roshanak ne descende du bus. Elle se mettra alors à aboyer jusqu'à ce que les pasdarans, les gardiens de la Révolution, se chargent de son cas. Elle risque le fouet, voire la prison. Il ne s'agit pas de musique, ils comprendront tout de suite la menace que cela représente pour le régime. On lui a raconté qu'à l'époque du Shah, pour contourner la censure, les discours de l'ayatollah Khomeiny, enregistrés sur des cassettes, se vendaient au bazar et étaient diffusés dans les mosquées. Elle frissonne en songeant à Evin où les prisonniers politiques sont détenus et souvent torturés. Elle ne tiendrait pas une semaine. Le jeu en vaut-il la chandelle ? Aura-t-elle le cran de se présenter devant Cerbère Khanoum sans perdre ses moyens ?

Il fait chaud dans le bus. Roshanak sent la sueur couler sur les cassettes autour de sa taille. Elle repense à cette première fois où elle a entendu Kurkoben, à son étrange voyage dans son lit. Elle s'imagine pousser plus loin, à travers l'Iran. Peut-être Réza accepterait-il de mettre son matériel à sa disposition, son ghetto-blaster et sa paire d'enceintes. Son lit survolerait la route en direction d'Isfahan, les riffs de guitare fendraient l'air et secoueraient la torpeur des villages. Les gens sortiraient des maisons, les garçons courraient à sa suite, les pères et les frères essaieraient d'empêcher les filles de les suivre, en vain, et bientôt, ils seraient des milliers portés par une irrésistible aspiration à goûter au plaisir interdit, elle en tête, planant dans son lit,

s'élevant de plus en plus haut, portée par le rugissement de Kurkoben. Les accords de guitare se répercutent dans sa tête, entrent en résonance et lui donnent le tournis. Une bouffée de chaleur la submerge, elle manque d'oxygène, son pouls s'accélère et ses jambes mollissent. Elle desserre son foulard et défait le bouton du haut de son manteau. Comprimée contre la porte, les cassettes serrées contre son ventre, elle se cramponne à la barre sur le point de défaillir et au moment où elle se sent partir pour de bon, les portes du bus s'ouvrent et déversent un flot de passagers qui l'entraîne sur le trottoir. Elle s'affale contre un mur, aspire l'air à grandes goulées et reprend ses esprits à mesure que la musique s'évanouit. « Que m'arrive-t-il ? » gémit-elle. Elle regarde autour d'elle et se rend compte qu'elle est descendue trop tôt. Ses amies, inquiètes, lui font signe de les rejoindre avant que les portes ne se ferment mais elle n'a pas la force de remonter dans le bus. Elle leur sourit et leur indique de la main que tout va bien.

Spring is here again

Roshanak a recouvré ses moyens, elle marche d'un bon pas, tête haute, consciente de sa mission. Elle vient d'avoir une idée de génie. Elle ne va pas se limiter à distribuer des copies à l'université, elle veut frapper un grand coup. Elle va remplacer l'enregistrement de l'appel à la prière par une de ses cassettes. Elle imagine la scène à midi, quand à la place du muezzin surgira du minaret le spasme démoniaque des guitares. La stupeur, la panique dans l'administration et chez les religieux, l'horreur sur le visage de Cerbère Khanoum, la joie sur celui des étudiants... Un monumental coup de pied dans la fourmilière, elle en frissonne d'avance ! Quand s'élèvera la voix de Kurkoben,

elle montrera l'exemple en arrachant son voile. Elle le jettera en l'air, bientôt imitée par des dizaines, des centaines d'autres filles. On découvrira qu'elle est à l'origine de cet attentat à la loi islamique et elle le revendiquera fièrement. Ils l'arrêteront mais il sera trop tard, Kurkoben se propagera à l'extérieur de l'université, il gagnera la rue, la ville entière, le pays. Ils ne pourront rien faire pour stopper la contagion. Partout en Iran le même cri s'élèvera, la même soif de jouir. Cela fait si longtemps qu'ils attendent le printemps. Elle se fiche bien de ce qui peut lui arriver, elle n'a plus peur des pasdarans, du fouet ni même d'Evin. Son père sera accablé, il la reniera sans doute pour avoir déshonoré la famille. Tant pis, elle doit en passer par là.

Les cassettes serrées autour de la taille, Roshanak accélère le pas en pensant à ces candidats au paradis qui se précipitaient vers les lignes irakiennes lestés d'une ceinture d'explosifs et, se sentant l'âme d'une martyre, elle fonce vers l'université, déterminée à se faire sauter. Un crissement de pneus la fait tressaillir. Elle tourne la tête et voit quatre hommes descendre d'un Nissan Patrol blanc. Un gros barbu armé d'un fusil lui crie :

– Toi, viens là !

Instinctivement elle baisse les yeux et prend cet air humble et soumis que les femmes ont appris à composer en présence d'hommes dans la rue.

– Pourquoi courais-tu ?

– Je vais être en retard à l'université.

– Qu'est-ce que c'est que cette tenue ? Tu t'es vue, espèce de petite dévergondée ?

Avec le canon de son fusil, le gros pointe son foulard qui a glissé et laisse largement voir sa chevelure.

– Et ton manteau ? Pourquoi est-il ouvert ? Tu te crois en Amérique ici ? Allez, au comité de quartier !

Des groupes d'étudiants passent, les garçons jettent un regard et détournent la tête, les filles se recroquevillent. Pas un ne vient à son secours. Elle ne les blâme pas, la moindre marque de solidarité exacerberait la situation.

– Je vais être en retard, se borne à répéter Roshanak, implorante.

Elle a les sinus qui piquent, elle se retient, elle ne veut pas pleurer devant eux.

– Avance et tais-toi.

Il la pousse avec la crosse de son fusil vers le 4×4. Elle se met à paniquer.

– Je vous en prie, laissez-moi partir.

– Attends, dit le plus jeune des quatre. Tu habites rue du Martyr-Djahan-Ara, c'est bien ça ?

Surprise, elle lève les yeux et reconnaît le jeune homme. Elle hoche la tête.

– Laisse, dit celui-ci au premier, c'est la sœur d'un ami.

Le gros l'inspecte un long moment en silence puis demande :

– Comment tu t'appelles ?

– Roshanak.

– J'en parlerai à ton père. Soigne ta tenue à l'avenir.

– Entendu, murmure-t-elle.

Les quatre hommes s'engouffrent dans le Nissan Patrol et repartent comme ils sont arrivés, dans un crissement de pneus. Les yeux emplis de larmes, Roshanak serre le nœud de son foulard et reboutonne son manteau. Elle se sent la cible de tous les regards, elle voudrait disparaître au fond d'un trou. Comment a-t-elle pu oublier toute prudence et se prendre pour une martyre quand il ne s'agit

que de plaisir ? C'est à cause de ce Kurkoban, sa maudite musique lui est montée au cerveau. Elle veut rentrer chez elle, jeter les cassettes à la poubelle, revendre son poste. Si elle était moins bête, elle n'aurait jamais subi cette humiliation publique. Elle s'apprête à traverser la rue pour prendre le bus en sens inverse, lorsqu'elle s'aperçoit que Cerbère Khanoum l'observe du coin de l'œil depuis sa niche. Elle n'a pas perdu une miette de la scène. Si Roshanak ne va pas en cours, elle la dénoncera. La mort dans l'âme, elle se dirige vers la grille de l'université, pour ne pas aggraver son cas.

Tender age in bloom

Plantée au milieu de la petite pièce sombre, tête baissée, Roshanak s'apprête à subir sa deuxième humiliation de la journée. Cette garce va s'en donner à cœur joie, se dit-elle, résignée. Docile, elle attend le bon vouloir du chien de garde des mœurs, lorsque la femme lui dit :

– Dépêche-toi, tu vas être en retard pour de bon !

Roshanak, stupéfaite, a presque atteint son bâtiment, lorsqu'elle réalise qu'elle porte toujours les cassettes autour de la taille. Elle a réussi à introduire Kurkoban dans l'enceinte de l'université ! Elle lève les yeux et contemple le minaret, fièrement dressé au milieu du campus. Un frisson lui parcourt le corps, ses forces et sa détermination lui reviennent d'un coup, elle se sent prête. Un sourire se dessine sur ses lèvres, elle se met à chanter :

Tender age in bloom... Tender age in bloom... Tender age in bloom...